

été tué en duel... Je passais dans le bois de Vincennes au moment où il recevait le mauvais coup dont il ne devait pas revenir... Je me suis approché... Il râlait déjà... Je me suis laissé dire que c'était un bien brave homme...

Jean-Jeudi ajouta avec une feinte bonhomie :

—L'avez-vous connu, votre oncle, monsieur l'avocat ?...

—Non... murmura le jeune homme.

—Quel âge avez-vous donc, sans indiscrétion ?...

Ces questions multipliées fatiguaient et embarrassaient Henry. Il répondit cependant :

—Vingt-deux ans...

—Et il y a vingt ans que le duc Sigismond est mort... C'est juste. Vous étiez trop petit pour vous en souvenir... Mais votre père ? Il n'était donc pas là, votre père ?...

—Mon père habitait l'Italie à cette époque : il n'en est revenu, en me ramenant avec lui, que quelques mois après la mort de mon oncle et de ma grand-mère.

Henry déguisait la vérité afin d'éviter toute explication au sujet de sa situation d'enfant trouvé, fils adoptif de Georges de la Tour-Vaudieu.

Il répondait ainsi, du reste, chaque fois qu'on le questionnait sur sa jeunesse.

Cette réponse rendit Jean-Jeudi fort perplexe.

—Si son père et lui ne sont revenus d'Italie qu'après la mort de l'oncle, se disait-il, évidemment le père n'est pas mon particulier de Neuilly... Plume-d'Oie ne savait ce qu'il disait au sujet des initiales écrites au bas de la fameuse lettre copiée par lui, et ce que je m'étais mis dans la caboche n'a pas le sens commun !... Bref, je patauge au milieu de tout ça...

Henry de la Tour-Vaudieu, voyant Jean-Jeudi rêveur, lui demanda :

—Pourquoi m'interrogez-vous ainsi, et que vous importent ces choses ?

X

—Excusez-moi si je me permets de vous questionner, monsieur l'avocat, répliqua Jean-Jeudi. C'est votre nom qui me faisait revenir en mémoire un tas d'histoires du temps passé...

En disant ce qui précède, le bandit émérite je fait les yeux par hasard sur le chapeau du jeune homme...

La vue du crêpe de grand deuil qui couvrait les trois quarts de ce chapeau le fit tressaillir.

—Est-ce que M. le duc, votre père, est mort ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Non... répondit Henry, j'ai perdu ma mère...

—Je vous ai adressé une demande indiscrète, monsieur, pardonnez moi...

—Indiscrète, peut être, dit vivement Henry, mais vous aviez sans doute une raison pour me l'adresser, et je désire connaître cette raison...

Jean-Jeudi prit un air contrit et désolé.

—Aucune, monsieur, pas la moindre, je vous assure... balbutia-t-il. Les souvenirs du passé... pas autre chose...

—Êtes-vous sincère ?

—Ah ! pour ça, oui, je vous en donne ma...

Il allait ajouter : *parole d'honneur*, mais il se rappela sa situation, le lieu où il se trouvait, et il n'osa point achever sa phrase.

Henry se leva et sonna le gardien.

—Vous examinerez mon dossier, n'est-ce pas, monsieur ? demanda le détenu d'une voix suppliante.

—Je vous l'ai promis...

—Et je vous reverrai bientôt ?

—Je vous le promets...

Le gardien conduisit Jean-Jeudi au préau de la prévention et Henry quitta Sainte-Pélagie, très occupé malgré lui des questions singulières de son nouveau client.

Celui-ci était de plus en plus perplexe.

—Sa mère est morte... se disait-il, et il a vingt-deux ans... il est revenu d'Italie avec son père quelques mois seulement après la mort du duc Sigismond... Est-ce que je serais sur une fausse piste ? DUC S. DE L. T. V... voilà les initiales que le ci-devant notaire a traduites par ces noms : SIGISMOND DE LA TOUR VAUDIEU. Positivement ça s'ajustait si bien que ça semblait fait sur mesure, mais au fond ça ne prouvait rien... Combien y a-t-il de noms en France qui commencent par les mêmes lettres !... Tant que je se-

rai sous les verrous je n'y verrai goutte... La bouteille à l'encre, quoi ! Il faut que je sois libre... Il faut que j'aie en ma possession la copie de la lettre laissée par Plume-d'Oie, rue de la Reynie, dans une de ses vieilles malles... Il faut que je sache si la Mme Dick Thorn de la rue de Berlin est bien l'empoisonneuse de Neuilly, et si, de ce côté encore, je ne m'abuse pas...

Jean-Jeudi, déconcerté par son entretien avec Henry, en arrivait à douter de tout.

—Eh bien ? lui demanda René en le voyant revenir, la mine assez déconfite. Est-ce qu'il refuse ?

—Nenni, mon vieux !... Il me défendra, et je compte bien qu'il saura me faire acquitter...

—Pourquoi donc avez-vous l'air si sombre ?...

—Une idée que tu te fais... Au contraire, je suis très content... Je rirais volontiers comme une petite folle... Il me semble que je tiens la clef des champs... et de fait je la tiendrai bientôt.

Le temps s'écoulait.

L'époque où Jean-Jeudi et René Moulin devaient passer en jugement n'était pas encore officiellement indiquée.

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu habitait toujours le petit logement de la rue Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

Trois ou quatre fois déjà il s'était introduit, la nuit, dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, avait lu ses lettres et soigneusement recollé les enveloppes.

Tout le monde le croyait loin de la France.

Théfer ne parvenait point à découvrir la demeure de Claudia Varni.

Il lui semblait impossible qu'elle fût à Paris.

Le policier, tout en ayant interrompu la surveillance de ses agents, ne perdait pas complètement de vue l'humble logis de la rue Notre-Dame des Champs et portait des nouvelles satisfaisantes au sénateur, qui souhaitait avec ardeur l'entendre lui dire : *Angèle Leroyer est morte !*

Il semblait à Georges de la Tour-Vaudieu que cette mort soulagerait ses épaules d'un écrasant fardeau.

La fille de Paul Leroyer l'occupait peu, ou pour mieux dire ne l'occupait pas.

Il n'attachait aucune importance à cette enfant, et croyait fermement qu'une fois la mère disparue aucun danger n'existerait plus pour lui.

Berthe abandonnerait toute idée de vengeance et de réhabilitation, faute d'un bras fort pour la soutenir et d'un esprit énergique pour la guider.

René Moulin aurait pu mettre à la disposition de Berthe cet esprit et ce bras, mais il était prisonnier et sa condamnation semblait plus probable, du moins le sénateur et Théfer la regardaient comme assurée.

Elle le devint bien d'avantage encore au lendemain de l'attentat de la rue Le Peletier, lorsque les bombes d'Orsini eurent entouré d'éclats meurtriers la voiture qui conduisait Napoléon III à l'Opéra, et fait de nombreuses victimes parmi les cent-gardes de l'escorte et les curieux massés sur les trottoirs.

L'arrestation de l'Italien Orsini, arrivant d'Angleterre où René Moulin avouait l'avoir connu, rendait effroyablement grave en apparence la situation du mécanicien.

On pouvait englober le malheureux dans une affaire de réicide et de haute trahison, et certes on n'y manquerait pas, les apparences étant contre lui et les réponses même de son interrogatoire le compromettant totalement.

L'état d'Angèle Leroyer était désespéré.

Les soins affectueux d'Etienne Lorient, qui venait chaque jour et souvent deux fois par jour, ne pouvaient désormais retarder de bien peu le dénouement fatal.

Depuis la scène douloureuse à laquelle nous avons assisté, le jeune médecin affectait avec Berthe une grande réserve et ne lui adressait la parole que pour des recommandations relatives à l'état de la malade.

Cette contrainte lui pesait horriblement ; la blessure profonde, incurable, de son cœur, saignait jour et nuit et ne lui laissait point de repos. Il endurait un véritable martyre.

Berthe, soupçonnée injustement et refusant de se justifier, ne souffrait pas moins que lui, mais la conscience du devoir accompli soutenait ses forces.

Un jour, Etienne parut plus triste encore et plus sombre que de coutume.

Il voyait approcher le moment suprême et il s'épouvantait du coup terrible que la malheureuse enfant allait recevoir.

Pris de pitié, il se contraignit à oublier pour un instant qu'il la croyait coupable et, l'attirant un peu à l'écart, il lui dit d'une voix tremblante :

—Aucune illusion n'est possible, ma demoiselle, et je dois vous préparer à l'inévitable catastrophe qui se produira d'un moment à l'autre...

—Mon Dieu ! balbutia Berthe en joignant les mains et en pâlisant, ma mère va mourir.

Etienne poursuivit :

—Vous allez vous trouver orpheline... seule au monde... sans un protecteur... sans un soutien...

pourquoi suis-je forcé d'ajouter : sans un ami !... et cependant l'affection la plus profonde et la plus loyale, le dévouement le plus absolu, s'offraient à vous... Hélas ! ils ont été repoussés... Je ne veux pas me souvenir aujourd'hui que vous avez refusé de me répondre, il y a quelques jours... Je renouvelle la prière que je vous adressais, et c'est en suppliant que je vous demande de l'accueillir...

Serez-vous inflexible ?... N'éloignerez-vous point de mon esprit le doute qui le torture ?... Ne rendrez-vous pas la paix à mon âme, l'espoir à mon cœur ?... Berthe, chère Berthe, vous que j'ai tant aimée, vous que j'aime encore plus que tout au monde, ayez pitié de moi ! Soyez franche ! ne me cachez rien, et si vous n'êtes coupable que d'une imprudence, mon amour ne vous marchandera point le pardon et l'oubli... Qu'alliez-vous faire à la place Royale ?

Berthe releva la tête qu'elle avait penchée sur sa poitrine tandis que le docteur lui parlait, et d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir, mais que brisait une émotion poignante, elle murmura :

—Votre douleur me touche et cependant il me faut aujourd'hui vous répéter ce que je vous ai déjà dit : Si vous me croyez indigne de votre estime, c'est un chagrin pour moi, mais je refuse de me justifier... je ne répondrai pas.

Etienne fit un geste de désespoir, prit son chapeau sans prononcer une parole, salua, et quitta la chambre en chancelant comme un homme ivre.

A peine avait-il refermé la porte derrière lui que Berthe, tombant à genoux, cachait son visage dans ses mains, tandis que des larmes brûlantes inondaient son visage et que des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine.

Le soir de ce même jour, Angèle Leroyer s'éteignit dans les bras de son enfant qui lui jurait de donner sa vie, s'il le fallait, pour réhabiliter le nom de son père, Paul Leroyer, mort innocent sur l'échafaud.

Le surlendemain l'orpheline conduisait la dépouille de sa mère au cimetière Montparnasse, où elle devait reposer à côté du tombeau d'Abel.

En rentrant seule dans le logis désert, Berthe sentit un immense découragement se mêler à son désespoir.

—Que Dieu serait miséricordieux et bon, se disait-elle, s'il daignait me réunir vite à mes morts bien-aimés !... Qu'ai-je à faire ici bas maintenant ? Rien ne me rattache à la vie, rien qu'une tâche impossible, au-dessus de mes forces... Pour tenir mon serment, je ferai tout... mais que puis-je, hélas !...

Elle se ranima cependant un peu en pensant à René Moulin dont elle avait entre les mains la petite fortune.

Elle se demanda si l'innocence du mécanicien étant enfin reconnue, il serait bientôt libre.

Naturellement à cette question elle ne pouvait répondre.

Elle songea à écrire à René.

La crainte de le compromettre l'arrêta.

L'idée d'aller le voir dans sa prison lui traversa l'esprit, mais le même motif qui l'empêchait d'écrire rendait sa visite impossible.

XI

Bientôt à la douleur cuisante se joignit un ennui profond.

Berthe, pour se distraire, pria la concierge de lui chercher du travail.

La brave femme en trouva et la jeune fille, sombre, l'âme meurtrie, le cœur saignant, frappée dans ses affections de famille, dans son amour, dans ses